

SKELLIG

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Rose-Marie Vassallo*

Ouvrage traduit
avec le concours
du Centre national du livre

Flammarion Jeunesse

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1.....	7
Chapitre 2.....	11
Chapitre 3.....	15
Chapitre 4.....	21
Chapitre 5.....	25
Chapitre 6.....	29
Chapitre 7.....	33
Chapitre 8.....	37
Chapitre 9.....	41
Chapitre 10.....	45
Chapitre 11.....	53
Chapitre 12.....	59
Chapitre 13.....	63
Chapitre 14.....	69
Chapitre 15.....	75
Chapitre 16.....	81
Chapitre 17.....	87
Chapitre 18.....	93
Chapitre 19.....	101
Chapitre 20.....	105
Chapitre 21.....	113

Chapitre 22.....	115
Chapitre 23.....	123
Chapitre 24.....	129
Chapitre 25.....	133
Chapitre 26.....	137
Chapitre 27.....	141
Chapitre 28.....	145
Chapitre 29.....	151
Chapitre 30.....	155
Chapitre 31.....	159
Chapitre 32.....	167
Chapitre 33.....	173
Chapitre 34.....	179
Chapitre 35.....	183
Chapitre 36.....	189
Chapitre 37.....	193
Chapitre 38.....	199
Chapitre 39.....	203
Chapitre 40.....	207
Chapitre 41.....	213
Chapitre 42.....	221
Chapitre 43.....	229
Chapitre 44.....	233
Chapitre 45.....	237
Chapitre 46.....	241
David Almond.....	247
Rose-Marie Vassallo.....	249
Carole Gourrat.....	251

1

Je l'ai découvert dans le garage, un dimanche après-midi. C'était le lendemain de notre arrivée rue Falconer. L'hiver s'achevait. Maman l'avait dit, que nous emménagerions pour le printemps, juste après les petites vacances. J'étais tout seul. Les autres étaient dans la maison avec le Dr La Mort, à se tracasser pour la petite sœur.

Il gisait là, derrière des caisses, dans la pénombre et les gravats. On aurait dit qu'il avait toujours été là. Il était pâle, crasseux, desséché. Au début, je l'ai cru mort. Je me trompais. Je me trompais complètement, je n'allais pas tarder à le savoir. J'allais bientôt découvrir qu'il n'y avait rien au monde de plus vivant que lui.

Le garage. Nous disions le garage parce que c'était comme ça qu'avait dit Mr Stone, le monsieur de l'agence. En réalité, ça ressemblait plutôt à un chantier de démolition, ou à un de ces vieux entrepôts

que l'on rasait l'un après l'autre, sur les quais. Stone nous avait emmenés au fond du jardin, il avait ouvert la porte d'une secousse et braqué sa petite loupiote dans le demi-jour. Nous avons tous trois allongé le cou pour essayer de voir l'intérieur.

— Évidemment, avait dit Stone, il faut le voir en pensée. Une fois aménagé, avec une nouvelle porte et le toit refait. Ça fera un superbe garage pour deux voitures.

Il s'était tourné vers moi avec son stupide sourire dents blanches.

— Ou alors, aménagé pour toi, mon garçon. Pourquoi pas ? Un repaire pour toi et tes copains. Tu n'aurais rien contre, hein, je parie ?

J'avais détourné les yeux. Je ne voulais pas avoir affaire à ce bonhomme. Tout le temps de la visite, il avait rabâché le même refrain. Voir en pensée. Imaginer tout ce qu'on pouvait faire. Moi, je n'arrêtais pas de songer au vieux monsieur, Ernie Myers, qui avait habité là tout seul pendant des années. On l'avait trouvé mort un jour, mort depuis près d'une semaine, sous la table de sa cuisine. Voilà ce que je voyais, moi, quand Mr Stone nous conseillait de « voir en pensée ». Il avait dit la même chose, déjà, en nous montrant le séjour, où un vieux siège de toilettes fêlé se cachait dans un coin, derrière un contreplaqué. Moi, j'aurais voulu qu'il se taise un peu, mais non. Il nous a chuchoté que, vers la fin,

le vieil Ernie ne pouvait plus monter l'escalier ; alors on avait descendu son lit dans le séjour, et installé des toilettes sur place « pour lui faciliter les choses ». Tout en parlant, Stone me regardait, l'air de penser que ce genre d'information n'était pas trop pour mes oreilles.

Moi, j'aurais voulu filer, rentrer tout droit à la maison, notre ancienne maison rue Random, mais Papa et Maman voulaient tout voir, tout écouter. À les entendre, habiter là allait être merveilleux. Un grand jeu, une grande aventure. Et ils avaient acheté la maison. Ils s'étaient mis à la nettoyer, à la récurer, à la peindre. Et puis la petite sœur était née. En avance. Beaucoup trop tôt. Et maintenant, voilà, nous étions là.

2

Déjà, le dimanche matin, j'avais failli entrer dans le garage. J'avais pris ma lampe de poche pour examiner l'intérieur. Le grand portail ouvrant sur le chemin de derrière avait dû tomber en ruine des années plus tôt ; on avait cloué de grosses planches à la place. Le toit s'affaissait comme une vieille échine, sous les poutres à moitié pourries. Le sol cimenté – le peu qu'on en voyait sous le fatras entassé là – était complètement défoncé. En principe, les ouvriers chargés de déblayer la maison de toute la brocante qui l'encombraient étaient censés vider aussi le garage. Mais ils y avaient jeté un coup d'œil par la porte et déclaré qu'ils n'y mettraient pas les pieds, pas même contre une prime de risque. Il y avait là de vieilles commodes, des lavabos fêlés, des sacs de ciment durcis, des battants de porte adossés aux murs, des vieux transats rongés de pourriture. De